

# Les étincelles russes de Santtu-Matias Rouvali au Rosey Concert Hall

Le jeune chef finlandais a fait escale lundi soir à Rolle avec l'Orchestre Philharmonia et le pianiste Bruce Liu dans un programme russe. Epoustouflant



Santtu-Matias Rouvali. — © Kaapo Kamu

[Jean-Jacques Roth](#) chroniqueur

Publié le 16 avril 2024 à 13:06. / Modifié le 16 avril 2024 à 14:43.

Curieuse richesse pour un pays moins peuplé que la Suisse, même si la musique y est une passion nationale: la Finlande, et son Académie Sibelius qui les forme, est un réservoir inépuisable de chefs de premier ordre. Santtu-Matias Rouvali en fait partie. A 39 ans, il gouverne trois orchestres, à Tampere dans son pays natal, à Göteborg et à Londres, où il a repris des mains d'un autre Finlandais, Esa-Pekka Salonen, les rênes du Philharmonia.

Et c'est avec ses troupes londoniennes qu'il a fait escale dans la saison des concerts du Rosey Concert Hall, la fameuse salle en forme de soucoupe hébergée sur le campus du collège privé de Rolle.

Armé d'un programme russe réclamant un effectif très large, il aura dû batailler avec l'acoustique de cet espace circulaire totalement boisé, un peu petit pour les fracas du *2e concerto pour piano* de Rachmaninov et le Finale tonitruant de la *10e Symphonie* de Chostakovitch. Peu importe: Santtu-Matias Rouvali est à la manœuvre et tout semble aller de soi.

## Equilibre entre les pupitres

Geste haut, les bras écartés comme les ailes d'un cormoran, un regard toujours à l'affût des pupitres sous sa crinière frisée d'elfe nordique: il dirige avec un flegme que dément l'efficacité phénoménale de sa battue. Habitué au répertoire post-romantique (ses enregistrements des symphonies de Sibelius font référence), Rouvali fait place nette dans les grandes masses sonores grâce à un équilibre subtil entre les pupitres.

Il suffit d'ailleurs du premier thème orchestral du Concerto de Rachmaninov pour se faire happer par la ferveur lyrique de la ligne, par la sonorité fabuleuse des cordes du Philharmonia. Tout sera à l'avenant: grandeur de la conception, habileté des transitions, mise en valeur des solistes de l'orchestre, tous exceptionnels. Rouvali a un art particulier, celui d'alterner les climats sans les opposer: la précision chirurgicale d'un tutti de l'orchestre peut conclure une rêverie sans la contredire, mais l'inscrire au contraire dans une conception organique du flux musical.

Le pianiste canadien Bruce Liu, lauréat du Concours international de piano Frédéric Chopin en 2021, aborde le monumental concerto avec une virtuosité qui ne fait qu'une bouchée des difficultés légendaires de la partition, y compris dans un Finale enlevé dans un corps à corps fiévreux. S'il manque parfois de cette personnalité expressive dont il est capable en récital – une valse de Chopin, en bis, prise à une allure délirante de bal des fantômes, en fera la démonstration – Bruce Liu sert un Adagio de pure beauté, relayé par le frémissement poétique dont Rouvali nimbe l'orchestre.

C'est une tout autre tragédie que fait surgir la *10e Symphonie* de Chostakovitch. Créée quelques mois après la mort de Staline, elle convoque l'ambiance de terreur dans laquelle le dictateur avait enfermé l'URSS. Peu de musiques disent aussi bien le sentiment de menace et d'effroi, avec ses mélodies rongées par le désespoir. Celui-là même qui hanta le compositeur, sans cesse harcelé par l'infamie totalitaire.

## Libération ambiguë

Couleurs grises de l'orchestre où les sonorités graves creusent sans relâche les thèmes de perte et de solitude, dans le premier mouvement, marche effrayante de l'Allegro qui semble tout écraser sous son fracas: l'oppression est omniprésente, jusqu'à la libération ambiguë du *Finale* où le compositeur paraît fêter la mort du dictateur sans être dupe des lendemains qui lui succéderont.

Avec un peu moins de poids tragique que les grands interprètes russes de ce répertoire, de Mravinsky à Gergiev, Santtu-Matias Rouvali traverse cette épopée avec une rigueur clinique et une intensité expressive de chaque instant.

Rien ne pèse mais tout imprime, chaque thème étant ici exalté dans sa singularité expressive tout en étant intégré dans une grande ligne, tendue comme un arc, qui ne se relâchera qu'à l'accord final.

Que de chemin parcouru depuis son apparition en 2016 au pupitre de l'Orchestre de chambre de Lausanne, où il était revenu il y a quelques années pour une *7e Symphonie* de Beethoven à faire pleurer les pierres! Rouvali, qui frappa très tôt par son énergie un peu rock d'ancien percussionniste, est devenu un sage de la baguette. L'un des plus grands d'aujourd'hui, assurément.